

*(extrait)*

[...] J'ai été élevé dans une famille paysanne et catholique. La maison, vaste et ancienne, mettait beaucoup de passé sous le présent. Elle est située dans une région et un village isolés à mille mètres d'altitude. Les derniers hivers que j'y ai vécus furent sibériens. Je n'en conserve que la neige. Ce n'est pas un souvenir. C'est le lieu de l'attente : un sol éclatant couvert d'un ciel noir. J'ai quitté cette maison pour un collège, qui avait le statut de petit séminaire. J'y ai appris le latin et le grec ancien comme des langues vivantes. Et la religion comme l'unique activité digne d'attention. L'exercice le plus recommandé aurait dû développer la conscience de l'état de grâce jusqu'à provoquer l'union avec Dieu. Mais aucune technique ne nous était enseignée, pas plus que n'étaient indiquées sur l'éventuel chemin ascendant les stations de l'épiphanie et de l'illumination. Conséquence : en dépit de la conviction, tout cela n'était pour nous que discours et vaine agitation devant l'inaccessible.

Pourtant, un jour du troisième trimestre 1946, j'ai connu l'emportement promis et la joie lumineuse. J'avais une escarboucle au front. Je ne m'en souviens pas : je vois et, aussitôt, me revoilà dans la bulle où tout est résolu parce que l'union est réalisée. Oui, l'Union !

Je vois, j'essaie de voir, et la reconstitution s'opère - ou ne s'opère pas - immédiatement. Toute ma vie, j'ai eu ce lieu dont je ne sais s'il est en moi ou en suspension près de moi, ce lieu lumineux. Longtemps, je l'ai évité ou repoussé par refus ou méfiance. Il est là sans être là. Il est souvent interdit, clos sur lui-même. Il est parfois brusquement ouvert.

Ce jour ancien a toujours fait date mais moins par l'événement que je viens de rapporter que par ses conséquences. Dès le lendemain, j'ai cessé

de croire, et plus jamais je n'en ai éprouvé le besoin. Plus jamais je ne me suis engagé dans une « foi » quelconque même s'il m'est arrivé d'en éprouver la tentation dans l'engagement politique. À l'époque où survint ce jour, je ne pouvais cesser d'assister aux offices parce qu'ils faisaient partie de l'emploi du temps obligatoire au collège : j'ai cessé d'aller à la table sainte. Je restais seul à mon banc pendant que tous mes camarades allaient communier. Cela m'a jeté dans la séparation. Ma solitude niait la communion.

Désormais, l'état lumineux a changé d'orientation : il est à présent isolé et n'ouvre que sur lui-même. Si j'essaie d'en préciser la nature, je n'aperçois que sa ressemblance avec l'espace qu'autour de moi ouvre le regard. Non, ce dernier est substantiellement le même que l'état ancien mais il n'est pas environné du même lieu. L'ancien est dans mon corps : c'est une poche lumineuse qui se dilate, qui envahit tout mon volume intérieur, et qui l'illumine en abolissant toute frontière entre dehors et dedans. Le bonheur est dans cette abolition-là... Il en va pourtant de même avec le nouveau quand le regard déchaîne un torrent spatial qui emporte ma face et mon dos pour m'unir, non pas à une Figure en soi restrictive, mais à l'énergie spatiale à jamais courante. Et tout s'accélère dans une perte de l'identité... Perte devenue l'essence du plaisir de voir puis du plaisir d'écrire, qui eux aussi déclenchent (parfois) l'unité des espaces intérieur et extérieur en me plongeant dans l'oubli de tout ce dont m'écarte leur activité.

Au départ, j'avais l'intention de raconter comment l'illumination de la fin du printemps 1946 m'avait fait perdre la foi, changer de collège, changer de prénom, changer de posture pour extraire de mon corps la seule transcendance véritable : celle que développe la langue... Mais tout

cela n'est-il pas trop intime, pour avoir la signification que je voudrais fonder ?

Compte uniquement la métamorphose qui s'opère dans le regard : tout à coup la conscience de la vue dans la vue consume son objet pour que brille sa seule quintessence lumineuse. Devenu alors sans lourdeur, c'est-à-dire sans image, l'objet n'est plus qu'énergie de fusion...